L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 26 AVRIL 1887 60me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 26 AVRIL 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes-Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif à la Bourse d'Echange Arcade un lot de terre, avec bâtisses et améliorations, dans l'ilet borné par les rues Canal, Bienville, Tonti et Robertson, aussi un autre lot dans le Sixième District, dans l'ilet borné par les rues Magazine, Camp, Berlin et Milan.

Par Fendel Horn, constable, aux Bonnes de M. Leonard, rue Baronne, un wagon à quatre roues.

Par H. Stern & Co., à leurs salles de ventes, 305 rue de Chartres—Bottes, souliers et brodequins.

La France nouvelle.

Tout le monde se rappelle encore l'épouvantable commotion produite, en Europe, par les débats du Parlement allemand sur le septennat, et les catastrophes financières qui en ont été le résultat. Cet ébranlement avait été provoqué froidement, de dessein premédité, par M. de Bismarck. Cela ne fait plus question aujourd'hui; ses partisans, ses admirateurs, sont les premiers à l'avouer tout haut. Le fondateur de l'empire avait cru nécessaire, pour enlever le vote d'une loi qu'il considérait comme indispensable à la sécurité de son œuvre, de terroriser le Rischstag, l'Allemagne, l'Europe entière, et n'avait pas craint d'employer ce moyen terrible, qui fait peser sur lui la responsabilité des désastres qui en ont été la suite. Mais une pareille considération n'était pas faite pour ébranler un homme comme le chancelier. N'est-ce pas lui, qui a dit que la maladie politique de notre époque est la peur des responsabilités?

Le monde n'est pas encore remis de cette atroce secousse, qu'il en éprouve une autre presqu'aussi terrifiante, qui part du même point—de l'Allemagne—et c'est encore, c'est toujours l'Alsace qui en est, cet—il faut en prendre son parti. M. de Bismarck tout autant que les autres—depuis 1870, ce petit coin de terre est un nid d'où s'échappent, à chaque instant, des oiseaux de mauvais augure qui vont porter l'effroi aux quatre coins de l'horizon, et il en sera ainsi tant que question n'aura pas été réglée définitivement.

Qu'est-ce que l'arrestation de M. Schnæbele? Un guet-apens? Un coup monté par le perfide ministre? Une malhonnête brutalité de la police allemande? A-t-elle un motif sérieux? Ne repose-t-elle que sur un odieux prétexte? Le fait a été accompli sincèrement ou perfidement, adroitement ou sottement? Autant de questions auxquelles on ne peut encore répondre nettement. Nous ne savons la vérité vraie que dans quelques jours, mais—convenons-en pour qu'on fasse cette nature, assez peu importante en elle-même et qui, dans les circonstances ordinaires, passerait presqu'inaperçu, produisse une commotion telle, qu'on croire déjà entendre gronder le canon et voir deux grandes nations se ruer l'une sur l'autre, il faut que la situation soit bien tendue et qu'il suffise de la moindre étincelle pour allumer l'incendie. Un semblable état de choses est intolérable; il ne peut durer. L'Europe ne peut continuer à se ruiner, pendant cinquante ans, comme la projetait M. de Moltke—pour une province qui n'a guère plus s'étendue qu'une ou deux de nos paroisses rurales. La guerre est inévitable, elle est virtuellement déclarée. Quand l'éclatera-t-elle? Sera-ce en mai ou en juin? Sera-ce au printemps ou dans l'été de l'an prochain? Personne ne le sait, mais elle est fatale; ce n'est qu'une question de temps.

En pareille occurrence, il est bon de se rendre compte de l'état moral de la France, des idées qui la dominent, des passions qui l'animent, de la direction qui lui est imprimée, du but qu'elle poursuit. Dix-sept ans se seront bientôt écoulés depuis l'année terrible. Toute une génération nouvelle s'y est élevée, qui a dû recevoir et a reçu réellement, sert au foyer domestique, sont dans les écoles, une éducation toute spéciale, conséquence forcée des lamentables événements qui l'ont bouleversée, en 1870; tout naturel de la défaite nationale et de la révolution politique.

Nous avons assez bien à nous nous en tenir sur l'Allemagne, les récents débats provoqués par le projet de loi du septennat ont révélé des détails que beaucoup d'entre nous ignoraient. Il est clair que l'Empire n'est pas établi sur des bases très solides, qu'il y règne bien des divisions, bien des désaffections, mais pendant qu'il se produisait tant de bruit sur la rive orientale du Rhin, il se faisait, sur la rive occidentale, un silence d'autant plus étrange, que le peuple y a les sentiments en dehors, qu'il est vif, emporté, aussi prompt à sa parole qu'à l'action. On a interprété cette réserve d'une façon fort honorable pour la France et l'on a eu raison. Elle a aux délégations, elle n'annonce rien de bon pour l'Allemagne qui, le jour où elle voudra se mesurer encore avec cette nation, trouvera à qui parler. Mais que cache ce silence? C'est ce que nous voudrions exposer en peu de mots.

Trois idées en plutôt, trois sentiments y animent la nouvelle génération et forment le fond de l'éducation de ce que nous appellerons volontiers la Jeune France. Le premier n'est un secret pour personne, quoique chéissant à une sorte de mot d'ordre, tous s'accordent à ne pas l'exprimer. Nos lecteurs ont prononcé le mot—avant que nous l'ayons écrit: c'est la Revanche.

Les allemands—M. de Bismark en tête—en plaignent amèrement; ils reprochent aux français de ne pas accepter les faits accomplis, de vouloir briser les traités, et, à leur point de vue, ils n'ont peut être, pas tout-à-fait tort. Ils oublient, pourtant, que le traité de Francfort a été imposé au vaincu, l'épée sur la gorge; que les défaites de 1870 sont d'un caractère exceptionnel, le résultat d'une surprise, que l'on ne peut reprocher au peuple français, que la prise de deux grandes armées—plus de 300,000 hommes, l'élite de la nation—dans deux coups de filet ou elle-même, avait été jetées tout expres, n'est explicable, d'un côté, que par la négligence, l'incapacité, l'ignorance les plus radicales; de l'autre, par la trahison la plus infâme.

En conscience, il est impossible de demander à un peuple de passer condamnation sur toutes ces turpitudes, de courber la tête sous toutes ces hontes. Il serait le plus méprisable de tous, s'il s'y résignait; il mériterait d'être mis au bon des nations. Un tel degré d'abaissement réduirait à de pietres propositions la victoire de M. de Bismarck et de l'Allemagne; ils n'auraient guère à s'en vanter. Ils savent, ce qu'ils attend. C'est pourquoi le premier impose au second, et le second se laisse imposer un régime désastreux, intolérable. *Triste* agrandissement que celui qui conduit à la ruine. Il est vrai qu'il y entraîne les autres avec lui. Si c'est une consolation, M. de Bismarck peut amplement en jouir.

Le second sentiment qui domine l'éducation, en France, c'est la haine de l'empire, dans lequel on force l'idée monarchique à s'incarner, bon gré mal gré. Il semblerait ici que l'on fait fausse route; il semblerait que les républicains devraient s'en prendre plutôt à la royauté, qui paraît, en ce moment, être plus près de nous et avoir distancé le Bonapartisme sur la route d'un succès possible. Il n'en est rien.

La royauté est vieille et décrépite, en France; elle n'y a plus que de faibles attaches. Les diverses restaurations n'ont été qu'une série d'affaissements et n'ont jamais abouti qu'à des effondrements. Un jour, elle s'est coiffée du bonnet phrygien; elle a entonné la Marseillaise; elle s'est enveloppée dans les plis du drapeau tricolore; elle s'est faite bourgeoise, presque démocrate; rien n'y a fait. La branche cadette a disparu comme ses aînées qu'elle avait prétendu rajeunir. Aujourd'hui que les deux branches sont fondues en une seule, la royauté devrait avoir trouvé un regain de jeunesse. C'est tout le contraire qui a lieu. Les d'Orléans ont compris qu'ils avaient si peu de force en eux-mêmes, que l'on croyait si peu à la comédie de 1830, qu'ils se sont hâtés de renier le passé de leur famille et, sautant, à pieds joints, pardessus le règne de Louis Philippe, ils ont reculé jusqu'en 1815, se réclamant hautement de l'ancienne maison de France. C'est le principe de leur faiblesse, qui est irrémédiable.

L'empire, au contraire, est plus vigoureux. S'il n'est pas une des formes de la démocratie, comme on l'a dit, il en est sorti tout armé. Il n'est spontanément intitulé la Démocratie couronnée; il s'est toujours réclamé et se réclame encore du suffrage universel. Il a eu même, pour représentant, une espèce de rêveur qui a cédé, à certains moments, à des entraînements peu logiques, passablement irréfléchis, mais sincères, de socialisme. On peut accumuler les malheurs et les hontes sur la patrie, mais elle pardonnera plus facilement à l'homme qui tombe sur une question nationale qu'à celui qui est emporté par une vulgaire question de liberté de Presse ou de banquets réformistes.

C'est de ce côté-là qu'est le danger pour la France nouvelle; c'est de ce côté-là aussi que se dirigent toutes les attaques.

Montrer les maladresses, les fautes de l'impérialisme; étaler, aux yeux des nouvelles générations, le tableau des malheurs, des désastres qu'il a fait fondre sur le pays; faire de la politique l'affaire des masses; leur apprendre à se conduire elles-mêmes, à se choisir des hommes qui se soucient de leurs intérêts, qui travaillent à leur bien-être et veillent sur leur honneur—voilà le rôle des éducateurs de la nation, à la tribune, dans la Presse, dans les écoles. En un mot, républicaniser la France, de la base au sommet, depuis les classes les plus élevées jusqu'aux couches sociales les plus profondes—tel est le troisième sentiment qui domine maintenant dans le pays.

Cette éducation, est elle complète? Non, assurément, mais elle a fait de grands progrès depuis quinze ans. C'est la première fois, dans tout le cours de son existence, que le Français, impressionnable, chevaleresque, est maître de lui-même, qu'il agit directement, qu'il est le propre gardien de son honneur, qu'il prendra le mousquet pour lui-même, si les événements l'y forcent. La terrible responsabilité dont parle M. de Bismarck et devant laquelle tout le monde a fait de reculer aujourd'hui, il l'a assumée; il en a le sentiment, pour les alliances extérieures plus encore peut-être que pour les affaires intérieures. La réserve, splendide, solennelle, qu'il s'impose pour la première fois de sa vie, en est un signe certain. N'est-il pas étrange que le peuple que l'on accuse de jeter, à chaque instant, le trouble chez les autres, joue, au milieu des secousses qui se succèdent, à droite et à gauche, le rôle de modérateur; que lui, qui passait pour le plus emporté, le plus fougueux de tous, devienne, au milieu des attaques inqualifiables dont il est incessamment l'objet, un modèle de patience, de longanimité?

Que résultera-t-il de tout cela? Personne n'en sait rien. Les événements seuls permettra au peuple français, ainsi renouvelé, regénéré, républicanisé, de prouver ce qu'il peut faire, mais nous avons la ferme confiance qu'il se montrera aussi terrible dans la lutte, qu'il a été résolutif, patient et noble dans l'attente.

A intérieur, il a, plus d'une fois, donné des preuves du même sang-froid, de la même sagesse. Il est possible que la période des épreuves ne soit point passée pour lui; mais il est permis de croire qu'il ne s'y départira pas de la dignité, de la fermeté, du bon sens, qu'il a déployées dans les crises extérieures.

LOUISIANE.

La Foyer Creole, Convent P. O., paroisse St. Jacques, du 23 avril:

Le temps sec que nous avons eu pendant plus de trois semaines a fait un tort immense aux champs et aux jardins.

La canne, le maïs, tout s'en est ressenti. Bon nombre de cuves étaient vides, et, conséquemment, aux lamentations des planteurs venaient s'ajouter celles des ménagères, qui désiraient une pluie bienfaisante.

Les nuages s'amoncelaient, passaient lourdement sur nos têtes, mais de la pluie, nenni. — Enfin, à minuit, nous avons eu une pluie torrentielle, qui a dure une heure et demie.

—La rougeole, qu'avait, depuis plus d'un an, disparu de notre paroisse, a, de nouveau, fait son apparition, et, cette fois, nos enfants en sont atteints.

On l'a bien prise, comment est-elle venue, nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a deux ou trois ans, nous avions la rougeole chez nous; nos enfants allaient dans la chambre du malade, y restaient même quelques heures, et aucun d'eux n'en fut atteint. Nous citons ce fait, afin de prouver combien cette maladie contagieuse a souvent des caprices.

—La propriété du Dr J. J. Ganthreaux, saisie par Mme Amélie Le-Blanc et vendue samedi dernier par le shérif, a été adjugée à M. Armand Duhourg pour la somme de $1,400.

Ce même jour, le shérif a aussi vendu les propriétés suivantes, saisies pour taxes:

1. Habitation appartenant à la succession de feu Valérien Choppin, $1256 80.

2. Propriété de James C. Lear, $12 20.

3. Propriété de Thomas Doyle, $5 10.

4. Propriété de Daniel Kerrigan, $5 40.

5. Propriété de George Michel, $5 40.

6. *Propriété* de John Pemberton, $5 10.

Ces propriétés ont été adjugées à l'Etat.

—*Décédée*, le vendredi, 22 avril 1887, Mlle Madeleine Bachelier, à l'âge de 72 ans.

Les funérailles auront lieu, ce soir, à l'église St. Michel.

Le *Meschacébé*, Bonnet Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 23 avril:

Voilà plus d'un mois que nous n'avons eu de pluie, et c'est bien long pour l'ouverture de la saison où se font les semences et où les jeunes plantes doivent s'établir. Aussi, la canne à sucre, qui promet beaucoup cette année, en est-elle contrariée et souffre; le riz, contrarié par les froids tardifs et l'absence de pluie, n'a pas levé comme on le souhaitait, tandis que le maïs, jeune encore, prelite lentement.

—Le docteur Huard a remis, mercredi, au comité de finance, la somme de $1238, produit net de la foire, et cette somme a été immédiatement confiée au Père Badoil pour être employée à l'usage auquel elle est destinée.

—La foire de 1883, au profit de l'Eglise St. Pierre et de l'Hôpital de Charité, a donné un bénéfice net de $3002, en comptant, évidemment, les $1372 reçus pour la médaille d'or offerte par le docteur Huard. Les dépenses de cette grande fête, qui a duré trois jours, (deux (dimanches et un samedi) ont été de mille piastres, moins quatre-vingt-quinze sous. Si l'on retranchait de $3002 mille piastres de dépenses; plus $1950, obtenus par les dons en argent et la médaille, on arriverait à établir qu'à une époque de grande prospérité, la foire de 1883-a gagné, par ce qui s'y est débité aux tables, $1052 et voilà tout!

La foire du dimanche de Pâques a donné un bénéfice net de $1,238—les dépenses ont été de $797, c'est-à-dire $203 de moins qu'en 1883, et les recettes, brutes, ont atteint le beau chiffre de $2,035 75. Le résultat obtenu est donc magnifique, vu les temps difficiles que nous traversons et le fait que tout s'est vendu, à la dernière fête, à des prix modérés, inconnus jusqu'ici dans nos fêtes publiques. Les $1,238 ont été remis, mercredi dernier, par le docteur Huard au comité de finances du St. John Social Club, présidé par M. Lovincy Monts; —et ce comité, après avoir examiné, avec soin, tous les détails se rapportant aux résultats et aux dépenses de la foire, a accordé une décharge des plus honorables au docteur Huard.

—L'été, qui fait chérir les frais ombrages, les promenades sur l'eau, les bains salés, les parties de pêche, etc., remet La Frenière en vogue. Depuis le commencement de ce mois on y va beaucoup, et ce sera bientôt un véritable bois de Boulogne pour St. Jean-Baptiste. La superbe route qu'a fait construire le juri de police pour relier La Frenière au reste de la paroisse est très suivie chaque dimanche et il y défile des équipages de tous genres.

La Frenière (qui serait mieux nommée la Saulière, car les saules y sont aussi nombreux que les frênes y sont rares) est non seulement le rendez-vous des habitants de St. Jean-Baptiste, mais les trains de l'Illinois Central y déposent chaque dimanche des citadins munis de paniers et de lignes et qui s'en retournent le soir avec d'abondantes provisions de poisson: truites, grognards, patassas, crabes, etc. Car La Frenière est un pays très poissonneux, et le pêcheur n'a que l'embarras du choix pour remplir son panier.

Aussi n'est-il pas étonnant que beaucoup de nos co-paroissiens soient si impatients d'organiser un club qui aussit sur les bords du lac Pontchartrain, un charmant petit chalet où les membres pourraient aller passer d'agréables journées; ils auraient des embarcations et des engins de pêche à leur disposition, des chambres à bain, etc. Ce club sera bientôt au complet, nous assure-t-on.

La Frenière est aussi, par excellence, la terre des choux. La culture de ce légume populaire s'y fait sur une vaste échelle, et nous avons parcouru dernièrement un jardin où 150,000 pieds de choux avaient été plantés en décembre. Une grande partie a déjà été expédiée à Chicago et des consignations quotidiennes sont faites à l'Ouest par le chemin de fer Illinois Central, qui côtoie le bord du lac sur toute l'étendue de La Frenière.

Le *Democrat*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 23 avril:

Le Mississippi baisse rapidement. Nos levees bien que nouvelles, ont soutenu la pression de l'eau mieux qu'on ne s'y attendait. C'est, pour nous, un grand sujet de satisfaction.

—Le shérif C. A. Broulé, de la paroisse Iberville, a réglé tous ses comptes avec l'Etat, pour le trimestre finissant le 31 mars 1887.

Sur un total de $14,689 26 sur la propriété assessée et englouties dans les réparations du fleuve, tout a été perçu, excepté $1,105 sur la propriété vendue à l'Etat pour taxes non payées.

La paroisse Iberville est maintenant en règle; elle a tout payé pour les années 1881, 1882, 1883, 1884 et 1885.

Le *Commercial*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 23 avril:

Le mouvement qui entraîne tant de monde vers Lac Charles, n'attire pas seulement l'attention de notre Etat, mais encore celle des autres parties de l'Union. Il n'y a plus à en douter: l'immigration du Nord et de l'Ouest a pris la direction du Sud; il faut l'attirer dans la paroisse Calcasieu. Nous avons peu d'efforts à faire pour y réussir. Les journaux de tout le reste de l'Etat ne négligeront rien pour y attirer les hommes du Nord. Notre paroisse aura sa part, nous voulons. Il ne se passe pas de jour que nous ne recevions des lettres du Nord et de l'Ouest, nous demandant l'envoi de nos numéros, afin d'obtenir des renseignements sur le pays.

—La Compagnie de Homestead, de Lac Charles, a fait une nouvelle opération samedi dernier, à une prime de 35 1/2 pour cent.

Le *Herald*, Hahnville, paroisse St-Charles, du 22 avril:

Le temps se gâte, tout nous annonce la pluie.

—L'orage de samedi soir a renversé les poteaux de la ligne téléphonique, aux environs de la Station Davis.

—Le fleuve baisse toujours; avant longtemps, la batture sera découverte. Il semble que les planteurs de riz n'auront pas assez d'eau pour irriguer leurs champs, ni la baisse continue.

—Il s'est déclaré plusieurs crevasses en face d'Hahnville, mais M. Sarpy y a remédié promptement, avec l'aide de MM. Montegut et McCall.

—M. Viterbo vient d'entourer toute son habitation Edme d'une levée; il a une belle récolte de cannes. En cas de hautes eaux, le tout est protégé contre l'inondation.

Expulsez les furoncles, les pustules, et les éruptions de la peau en prenant la Salsepareille d'Ayer pour purifier le sang.

La Comédie-Française en 1838.

LA PUISSANCE DU RYTHME AU THÉATRE.

Le second volume des *Souvenirs Aux souvenirs* de M. Ernest Legouvé vient de de paraître. Parmi les chapitres qui le composent, il est tout naturel que je me sois attaché plus particulièrement à ceux qui intéressent l'histoire de notre théâtre. L'un d'eux a pour titre: *la Comédie-Française en 1838*, et l'auteur y passe en revue les quatre grands acteurs qui, dans la comédie, jetaient en ce temps-là le plus d'éclat sur la maison de Molière. C'était Mlle Mars, Firmin, Joanny, Geffroy.

1838, c'est bien loin, puisqu'un demi-siècle nous sépare déjà de cette date. Des quatre artistes dont parle M. Legouvé, j'en ai pourtant vu deux aux premiers jours de ma jeunesse, Firmin et Joanny; j'ai beaucoup connu Geffroy dont je suis resté l'ami. J'ai de lui quatre dessins représentant des scènes de Molière. Ce sont des chefs-d'œuvre.

On sait que Geffroy eût été un peintre de premier ordre, s'il n'avait pas tourné toutes ses efforts vers l'art dramatique.

Quant à Mlle Mars.... Ah! c'est un des chagrins de ma vie, je n'ai pas vu Mlle Mars, et j'aurais pu la voir; car elle jouait encore quand j'étais à l'âge d'aller au théâtre. Dupuis, l'acteur du Vaudeville, qui n'est pas plus vieux que moi, en a gardé un souvenir très net; et il m'en parle souvent, et avec quelle admiration! Il aurait en pourtant des raisons de lui en vouloir un peu. Sa mère, qui était une actrice d'infiniment de talent et de goût, fut toute sa vie reléguée au second plan; elle aussi, elle tenait l'emploi des coquettes, et comment lutter avec Mlle Mars!

Mais tel était l'ascendant de ce génie que ceux mêmes qu'il gênait s'incliaient sans mot dire devant son écrasante supériorité. J'ai eu le plaisir de voir à Nemours, où elle habitait avec son fils, Mme Dupuis qui était bien vieille, bien vieille. Elle m'a parlé de Mlle Mars avec enthousiasme.

M. Legouvé, qui l'a pratiquée comme auteur dramatique, nous apporte des raisons de l'admirer davantage. Parmi les choses qu'il dit d'elle, il y en a une qui m'a beaucoup frappé, parce qu'à cinquante ans de distance j'ai retrouvé sur les lèvres d'une autre grande comédienne, Mme Sarah Bernhardt, la réflexion que M. Legouvé prête à Mlle Mars.

M. Legouvé faisait répéter *Louise de Lignerolles*. Dans la pièce, M. de Lignerolles est convaincu par sa femme d'avoir une maîtresse; il demande son pardon et l'obtient, la réconciliation est complète, et Louise, exprimant sa confiance dans l'avenir, devait dire cette phrase à son mari: "Je ne crains plus rien; je ne sais plus rien; il me semble que nous nous sommes mariés hier."

Mlle Mars cessait de dire la phrase, n'y arrive pas, se dépite et déclare qu'elle ne la dira point. Elle n'était pas de caractère bien commode.

—Et pourquoi ne la direz-vous pas? demande M. Legouvé.

—C'est qu'elle est mauvaise.

—Et pourquoi est-elle mauvaise?

—Je ne dirai pas; "Nous nous sommes mariés hier." Il faut trouver autre chose.

—Que voulez-vous que je mette?

—C'est bien simple; mettez: ta, la, la, la; tra, la, la, la, la; tra, la, la, la, la.

M. Legouvé crut d'abord à une impertinence; puis, à la réflexion, il s'aperçut que l'actrice avait voulu lui indiquer, par ces quatre *tra la la la la*, coupés de façon égale, le rythme de la phrase dont elle avait besoin pour exprimer le sentiment du personnage en scène, et le lui fit dire.

Le lendemain, il rapporta une nouvelle phrase, modelée sur le rythme du *tralala* de son interprète:

"O jouble, je ne sais plus rien, la vie commence..... C'est la première fois que je dis: Je t'aime."

—A la bonne heure! s'écria Mlle Mars; voilà ce que je demandais.

Et bien! ce sentiment du rythme, je l'ai retrouvé un jour chez Mme Sarah Bernhardt, et se traduisant d'une façon à peu près semblable.

C'était à Londres. Elle s'essayait dans la *Dame au Camélias* qu'elle n'avait pas encore jouée à Paris. Au troisième acte, elle conte à Nichette les plaisirs qu'elle goûte à la compagnie avec son amant, loin de son existence turbulente d'autrefois: elle est, pour un jour, redevenue chaste et tendre; l'amour lui a refait une virginité. Mme Sarah Bernhardt avait emprunté tout cet acte d'une pièce délicieuse.

Elle avait à dire:

"Par moments, j'oublie ce que j'ai été, et le mot d'autrefois se sépare tellement du mot d'aujourd'hui, qu'il en résulte deux femmes distinctes et que je me demande laquelle j'ai pris de la première. Quand, vêtue d'une robe blanche, couverte d'un grand chapeau de paille, portant sur mon bras la jeunesse qui doit me garantir de la fraîcheur du soir, je monte avec Armand dans le bateau qui nous ramène, assis à la derive, et qui s'arrête tout seul sous les saules de l'île prochaine, lui ne se doute, pas même moi, que cette ombre blanche est Marguerite Gautier."

Mme Sarah Bernhardt avait l'air d'une ballade allemandeur en dit cette phrase. Mais elle en modifiait le texte; elle en retranchait deux incises et notamment ce bout de phrase: *et qui s'arrête tout seul sous les saules de l'île prochaine.....*

Je savais par cœur ou à peu près la *Dame aux Camélias*; j'avais remarqué cette suppression. Je demandai à l'éminente artiste si elle l'avait fait exprès, ou si c'était simplement une erreur de mémoire.

—Non, me dit-elle; c'est intentionnellement. Je ne sais pas dire la phrase telle que Dumas la écrite. Rien de plus charmant que ce couplet: "Quand je monte avec Armand dans le bateau qui nous laissons aller à la dérive..... Il y a tout un tableau dans ce membre de phrase se présenter devant les yeux. Je ne sais pas bien rythmé: *que nous laissons aller à la dérive*.

La voix s'exalte en quelque sorte avec cette rime féminine: il y a là un effet de poésie qui est charmant; mais si je suis obligé d'ajouter: "et qui s'arrête tout seul sous les saules de l'île prochaine", cet effet est absolument perdu; c'est la même idée précisée, et privée par cela même du charme des choses non terminées et vagues; et puis, surtout, c'est un allongement de la phrase musicale, et un allongement peu harmonieux: *seul sous les saules de l'île*, y a-t-il rien de plus sifflant et de plus grêle?

—Et, lui dis-je en souriant, avez-vous demandé la permission à l'auteur? car je crois que Dumas tient à sa prose.

—Oh! me dit-elle, Dumas m'a dit de jouer la pièce comme bon me semblerait.

Mme Sarah Bernhardt, munie de cette autorisation générale avait cru pouvoir en prendre tout à son aise avec le texte. Je crois qu'au fond elle avait raison en cette affaire, comme Mlle Mars dans la querelle qu'elle fit à M. Legouvé.

Dumas, il est vrai, aurait pu répondre qu'à l'époque où il créa ce personnage de Marguerite Gautier, il ne l'avait pas vue si frêle, si rêveur et poétique que devait la faire Mlle Sarah Bernhardt. Mais l'actrice avait raison contre l'auteur. Marguerite ne peut être immortelle qu'à la condition d'incarner en soi quelque chose d'immortel, la poésie, le rêve, l'idéal!

Oh! le joli livre qu'il y aurait à faire sur la puissance du rythme au théâtre! J'y ai songé bien souvent; mais, que voulez-vous? la vie se passe à rêver des ouvrages que l'on n'écrira jamais. Et c'est même là qu'est le bonheur. J'ai dans la tête trois ou quatre volumes sur le théâtre, qui me semblent nouveaux, piquants et délicieux parce que je ne les réalise point. Si je m'avisais de mettre la plume à la main, peut-être m'apercevrais-je que j'ai, comme disait le poète, semé des illusions sur mon cœur. Adieu tout le plaisir!

Un grand seigneur du dix-huitième siècle allait tous les soirs chez une maîtresse qu'il aimait beaucoup. Sa femme mourut; il continua d'aller chez sa maîtresse tous les soirs:

—Pourquoi ne l'épouses-vous pas? lui demanda-t-on.

—Oh fi donc! je passer mes soirées? répondit-il.

Quel agrément aurais-je dans la vie si je ne pouvais plus m'éveiller chaque matin en me disant: Il ne tiendrait qu'à moi d'écrire un chef d'œuvre!

J'ai vu Joanny dans le Tyrrel des *Enfants d'Edouard*. C'est un de mes souvenirs d'enfance, mais un souvenir flamboyant. C'était la seconde ou la troisième fois que j'allais au théâtre: je fus secoué de la belle façon. C'est en même temps que cette soirée que je dis toujours aux parents: "Mesdames, vous enfant voir Monsieur Joanny dans *Hamlet* ou Coquelin dans l'*Avare*, mais ne ménagez pour leur âge mûr d'amusants sujets de conversation et pour leur vieillesse de délicieux souvenirs. Ils ne comprennent pas tout, cela est évident, mais ils emportent dans leur jeune cerveau une image qui ne s'effacera plus jamais."

Il en fut de ce Joanny comme de Rose Dupuis, dont je parlais tout à l'heure. Son malheur, dit M. Legouvé, fut d'être contemporain de Talma. Le voisinage des hommes de génie est mortel à l'homme qui n'a que du talent. Ils absorbent toute la gloire respirable de leur temps. Leur rayonnement change en demi-ombre tout ce qui brille autour d'eux.

C'est M. Legouvé qui découvrit et mit en lumière Geffroy, le meilleur Alceste qu'ait connu notre génération. C'est lui qui, en 1838, lui donna dans *Louise de Lignerolles* son premier rôle à sensation. Je l'ai vu depuis assez souvent dans ce rôle; il est vrai qu'il y était inimitable.

Il s'y montra en avance sur son temps par cette science du costume et de l'attitude qui a été un de ses grands talents. Avec ses larges moustaches, son bouquet de cheveux hérissés, roussâtres et grisonnants, sa démarche d'ancien officier de cavalerie sa voix coupante comme l'acier, ses répliques cinglées et sifflantes comme des coups de cravache, il faisait peur.

Mais je bavarde..... je bavarde..... C'est que je ne puis lire un mot de M. Legouvé, l'homme qui a le mieux connu le théâtre d'il y a quarante ans, sans aussitôt sentir comme un vol de souvenirs s'échapper en bourdonnant de ma mémoire.

FRANCISQUE SARCEY.

(Dans la *République Française*.)

Nouvelles religieuses.

Mgr Cousin, des Missions étrangères de Paris, vicaire apostolique du Japon méridional, écrit à MM. les directeurs de l'Œuvre de la Propagande de la Foi:

"L'année qui vient de s'écouler m'a suffi à peine pour faire la visite de toutes les chrétientés du vicariat. De la sphère modeste où n'était enfermée ma vie de missionnaire, il m'avait été impossible de juger de l'ensemble et d'apprécier à leur juste valeur le travail accomplis aussi bien que les résultats obtenus. C'est une grande consolation pour moi d'être obligé d'avouer que ma première tournée pastorale m'a fait mieux comprendre que jamais la grandeur du bienfait dont l'Eglise et l'Humanité sont redevables à la Propagation de la Foi.

"Le nombre de nos chrétiens est actuellement de 26,302, et, depuis le dernier compte rendu, la grâce du saint baptême a été conférée à plus de 1,700 personnes parmi lesquelles on compte quelques centaines de voix chantaient à plus de 4,000 âmes, dans minces dans les îles sur une longueur de cent kilomètres. Aussi, tout modeste qu'il est, c'est avec confiance que j'ose, au nom de nos missionnaires, présenter ce résultat aux bienfaiteurs de l'Œuvre et les supplier sous cet garnis de l'obtenir.

Partout où je suis passé, prêtres et catéchistes m'ont semblé animés du désir de faire mieux encore, et je prévois pour l'avenir des moissons de plus en plus consolantes. Nos catéchistes actuels étaient en prison ou persécutés pour la foi au moment où ils étaient en âge de fréquenter les écoles. Ceux qui viendront après seront mieux formés et plus à même de se présenter devant les païens. D'un autre côté, le jour n'est pas loin où le séminaire nous fournira chaque année quelques prêtres indigènes. Au mois de mars prochain, j'aurai l'immense consolation d'en ordonner six. C'est une ère nouvelle pour cette mission.

Si vous daignez nous continuer votre confiance et les secours indispensables qu'elle nous procure, je puis vous promettre que le regne de Dieu s'accroîtra rapidement parmi nous. J'en trouve le gage assuré dans le 2e seul confirmations qu'j'ai administrées, et les 14,000 communions pascales qui ont été reçues cette année dans le Japon méridional."

Nous lisons, dans la *Gazette de France* du 9 avril:

L'*Indo-European Correspondence* raconte l'arrivée et la réception officielle du délégué apostolique, à Calcutta, le jeudi 3 février dernier:

"Mgr Goethals, archevêque de Calcutta, était allé à bord du *Burenna*, souhaiter la bienvenue à son Excellence et lui présenter les membres du haut clergé qui formaient sa suite. A jeune débarqué, Mgr Agliardi reçut les félicitations du capitaine Gordon, que le vice-roi lui avait envoyé pour l'emmener à la résidence de Park-street. Sur tout son passage, l'envoyé du Souverain-Pontife fut l'objet d'une continuelle ovation.

"La réception officielle eut lieu le vendredi en l'église cathédrale, avec une pompe et un éclat sans précédents. Ravissant était le coup d'œil que présentait l'aspect de la rue qui mène à la cathédrale. La haie formée par la population, d'autant plus belle qu'elle était volontaire, scintillait du brillant uniforme des officiers et des soldats catholiques du Leinster-Régiment, au milieu desquels s'avançait l'interminable cortège des nombreuses députations, des élèves de toutes les écoles, les jeunes gens déployant au vent leurs joyeuses bannieres, et les jeunes filles portant de gracieux bouquets ou inondant la rue d'un flot de fleurs effeuillées dans le parfum enivrant l'atmosphère.

"Il était cinq heures quand le délégué apostolique mit un pied à terre devant le porche de la cathédrale, où les Pères de la mission lui firent prendre place sous un dais magnifique. Tandis que des centaines de voix chantaient l'*Hymne au Pape*, l'archevêque et ses assistants se rafraîchirent à l'intérieur de l'église pour revêtir leurs ornements. M. Woodroffe, s'approchant devant le dais, prononça, au nom de tous les catholiques du diocèse, une adresse pleine d'énergie, de cœur et de foi. A ce discours Mgr Agliardi répondit d'une voix claire, émue et paternelle.

"Les cloches sonnaient à toute volée, les canons tonnaient, le cortège de musique du régiment exécutait une marche triomphale, tandis que les chœurs de l'église faisaient qu'une voix pour saluer l'entrée du délégué à la cathédrale, et interpréter pour ainsi dire l'inscription biblique; *Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur*, qu'une immense banderolle, suspendue à la voûte, reproduisait en caractères gigantesques.

"A l'intérieur de la cathédrale, Mgr Goethals, revêtu de ses ornements pontificaux, harangua le délégué en latin, lui présenta le crucifix à baiser, lui offrit l'eau bénite et l'introduisit dans le chœur, pendant que le clergé, la maîtrise et les fidèles chantaient l'Antienne "*pour notre Saint Père Léon XIII*". S'étant revêtus de ses ornements, son Excellence alla s'agenouiller au pied de l'autel et y entonna le *Te Deum*. Aussitôt après, le chœur chanta le *Tantum ergo*, à l'issue duquel Mgr Agliardi donna solennellement la bénédiction du S. Sacrement.

"Vers le soir, une superbe illumination de la cathédrale et des principales maisons de la ville est venue couronner cette belle journée."

Nous extrayons, d'une lettre de Mgr Puginier, publiée par l'*Univers*, le passage suivant:

"Le matin du 8 novembre, j'appris que le résident général avait eu la nuit précédente un accès très grave. Par respect pour le représentant de la France et par dévouement pour l'âme de M. P. Bert, je me rendis tout de suite à la résidence générale, et je demandai à voir Mme P. Bert, pour lui offrir quelques paroles de consolation et apprendre des nouvelles du malade. Après quelques minutes de visite, au moment de me retirer, je dis à Mme P. Bert: "C'est Dieu qui est maître de la vie et de la mort, élevons nos regards vers lui. Je vous prie de dire à M. le résident général que je lui porte la plus grande affection, que si ma visite peut lui faire plaisir, je suis tout disposé à me rendre chez lui à toute heure du jour et de la nuit. Vous n'avez qu'à me le faire savoir et je serai là." En me retirant j'ajoutai: "Je prie le Seigneur de bénir le malade et toute la famille."

"Le lendemain, 10 novembre, on m'annonça précipitamment que M. P. Bert allait entrer en agonie. Je me rendis en toute hâte à la résidence générale et je vénérai la voir M. Chailley, son gendre. Après avoir pris des nouvelles du malade, je dis à M. Chailley: "Pensez-vous que ma visite puisse faire plaisir à M. le résident général?" Il me répondit: "Votre présence ne pourrait lui être agréable." J'ajoutai alors: "Aurez-vous de la répugnance à lui demander s'il désire me rencontrer?" Après une seconde de réflexion, il me dit: "Je crainds que la malade ne comprit son état à un point de vue qu'il ne semble pas sûr."

"Comme il ne m'appartenait pas d'aller plus loin, je serrai la main à M. Chailley en lui disant: "Veuillez annoncer au malade que je suis venu prendre de ses